
3 1761 07822189 2

LES EAUX GRISES

HERMAS BASTIEN

Les Eaux Grises



MONTRÉAL
IMPRIMÉ AU *DEVOIR*
EN MIL NEUF CENT
DIX-NEUF



Liminaire

Mystérieux, un lac laurentien
Rêve au sommet d'un mont solitaire,
Où des ormes d'un vert vénitien
Dressent leur fût et leur cime austère.

Par une sente je m'approchai
Des rives ceignant l'onde améthyste.
L'aube souriait aux pins penchés
Et la brise chassait l'ombre triste.

Des nuages bleus, comme en cristal,
Miraient dans les eaux leurs féeries.
On eût cru que l'éther oriental
Avait laissé choir ses pierreries.

Longtemps, j'ai contemplé, lac profond
L'éclat lointain d'une ultime étoile.
Mourante, qui l'avait mise au fond
De ta vague, diaphane toile ?...

Lorsque je suis, vers toi, revenu,
J'ai vu plus tard tes eaux toutes grises.
L'aube était morte. Un ciel morne et nu
Reflétait sa tristesse incomprise.

De retour par un ombreux chemin,
Je songeais, interrogeant mon être,
Que le lac d'azur, gris ou carmin
Selon ce que le ciel veut paraître,

C'est mon âme où la Réalité,
Voile mes rêves d'adolescence,
Rêves de Bonheur et de Beauté,
Dès qu'ils prennent en elle naissance,

O lac laurentien, lac aux eaux grises !...



VISIONS D'ENFANCE



Mater

O ma mère adorée à qui je dois la vie
Je t'apporte ces vers où mon âme ravie
A narré les visions qu'avec tes chauds baisers
Tu mis en ton amour sur mon front apaisé.
Quand la lampe du soir brillait, sœur des étoiles,
Bien blotti, mes cheveux sur ta blouse de toile,
Tes refrains ont charmé mes rêves enfantins,
Et tu voulus pour moi de glorieux destins.
Tes battements du cœur m'ont appris la cadence.
De mes émois d'alors je garde souvenance.

O mère de tendresse, en tes contes naïfs,
Berceurs comme le vent qui dorlote les ifs,
J'ai puisé les sujets de mes futurs poèmes.
Tu dus par les matins tout roses, en bohème,
Me conduire en les prés, dans la plaine et les champs.
Des bosquets, mon enfance écouta les doux chants.
Tu m'enseignas le prix de la grâce de croire
Au ciel, à l'harmonie, aux beaux-arts, à l'histoire.
En feuilletant l'album, afin d'être plus seuls
Avec les aïeux morts dormant dans leurs linceuls,
De la chambre natale on refermait la porte
Et l'on causait longtemps de tes aïeules mortes.
Je te revois encore en mon cœur de vingt ans
Dans la naïveté de mes premiers printemps.
O ma mère adorée, ô mère de tendresse,
Je t'apporte ces vers de ma prime jeunesse.



Venez...

Venez, ô bonheurs enfantins,
Me faire une âme toute blanche
Des joyeux rires argentins
Qu'en avril notre lèvre épanche.

Je veux votre ciel de pervenche
Pour mon avenir incertain.
Venez, ô bonheurs enfantins,
Me faire une âme toute blanche.

Vers les trottoirs mon front se penche;
J'y rencontre des citadins.
Leur morgue contre moi déclenche
Des sarcasmes de libertins.

Venez, ô bonheurs enfantins...



Le ber

J'ai revu le ber d'érable où, la tête
Sur l'oreiller blanc,
Je dormais, ignorant deuils et tempêtes,
Et soucis troublants.

Maman disait, dans un coin de la chambre,
Son long chapelet,
Pour qu'au moins il vive jusqu'à décembre,
Son enfantelet.

Mon berceau léger comme une nacelle,
Sous un souffle pur,
Se balançait poussé par des mains frêles,
Aux veines d'azur.

Quand éveillé, je pleurais sur ma couche,
Un tendre coussin,
M'embrassant, ma mère offrait à ma bouche,
Humide, son sein.

Je me rendormais aux chants de ma mère.
— Quels vers il ferait
L'homme qui, cueillant ces faits éphémères,
Les raconterait ?



Ma soeurette

Ma sœurette a douze ans.
La joie emplit son âme.
J'aime à voir, innocents,
Errer ses yeux de flamme.

Ses mots sont un cinname
Pour mes ennuis blessants.
Ma sœurette a douze ans.
La joie emplit son âme.

Ne deviens pas madame.
Vivre est intéressant
A l'âge où l'on se pâme
En rires amusants.

Ma sœurette a douze ans.



Baisers maternels

Lorsque parfois, à six ans,
Je pleurais à fendre l'âme,
Il me souvient qu'une femme,
Avec des mots apaisants,
Savait calmer ma colère.
Sa lèvre effleurait mon front
Couronné de cheveux blonds.
Oh ! les baisers de ma mère...

Lorsque éveillé, dans la nuit,
Je croyais voir des apaches
Ourdir leurs sanglantes taches,
Je criais au moindre bruit.
Une ombre blanche et légère
Alors, se penchant vers moi,
Chassait au loin mes émois.
Oh ! les baisers de ma mère...

Souffreteux et torturé
Par la fièvre ou l'insomnie,
Que de fois maman bénie,
M'élevant du lit cuivré,
Plaçait ma douleur amère,
Palpitante sur son sein
Pour rendre mes membres sains.
Oh ! les baisers de ma mère...

Envoi

Oh ! malheureux orphelins...
Sans caresses maternelles,
Sans baisers sur vos prunelles
Battantes, que je vous plains!..

Mot d'enfant

Ma sœurette vint un soir à ma table
Où j'écrivais un quatrain détestable.
Ses yeux noirs qui rayonnent de bonheur
Me laissent tout pensif et tout songeur.
Ses yeux de douze ans, lorsqu'elle les lève
Vers moi, j'y vois un ineffable rêve
Errer, très suave et confidentiel,
Profond comme à l'aurore un coin de ciel.
La voix douce, selon son habitude :
— « Veux-tu me prêter un livre d'étude
Où les feuillets ne sont pas tous écrits ?
Moi, je les préfère aux vieux tomes gris. . . »

Elle ne voulait donc pas de la prose;
Je lui remis un recueil de vers rose.
Attentif, j'écoutais les premiers mots
Qu'elle dirait à sa mère au piano.
Je n'entendis rien... Une symphonie
Du clavier épandait son harmonie.
Ma jeune sœur s'assit sur un coussin
Où d'oiseaux brodés s'envole un essaim.
Elle lut des vers de jeunes tendresses
Auxquels sa voix mêlait une caresse.
La mère la regarde : — « Encor, maman,
Je vais chanter ces pages doucement. »

Poésie ! Où l'enfant t'a-t-elle apprise ?
Elle sait te lire pour que comprise
Par l'esprit, par le cœur, par l'être entier,
Tu ravisses l'homme au sommet altier.
Elle perçoit que le rythme est musique
Quand l'âme y chante ses élans mystiques.
L'étude n'a pas encor sur son front
Creusé les rides que les ans feront...
Où donc si ce n'est dans le cœur austère
Qui lui donna le sang de ses artères ?

La maison

O l'accueillante intimité
De la demeure familiale
Où fleurit l'affection filiale,
Et dans le repos, la bonté !

Avec ses sœurs, avec ses frères,
Comme il fait bon venir le soir
Près du poêle flambant s'asseoir :
On cause des illusions chères.

Des portraits pendus aux cloisons,
Tombent des regards de tendresse.
On dirait sentir la caresse
Des aïeuls morts en la maison.

Les jours passés veulent revivre :
Bonheur, regrets, larmes, chagrins.
Il erre encor quelques refrains,
Et des fleurs sèchent dans un livre.

Tout parle. L'ingénu dessein,
Première œuvre d'une sœurette,
Épand une grâce discrète
De candeur et de plaisir sain.

Le foyer voit le premier rêve.
On y lit le volume aimé.
On agence les mots rythmés.
De son charme on reste l'élève.

Tu cherches un site idéal
A ton cœur lassé des voyages ?
Ne cours aux lointains paysages.
A ton logis sois donc féal.

C'est le soir. C'est l'heure embrumée.
Vois ta maison. Regarde-la.
Le repos ? — Mais entre, il est là.
Ouvre la porte accoutumée.

Chaque pièce a des souvenirs :
Il y dort un peu de toi-même.
En ton cœur écoute en poème;
Ton enfance va revenir.

Tant de joie exulte en mon être,
Quand je te chante, ô la maison,
Que je me dis, non sans raison :
— J'ai dû rêver à la fenêtre,

Jeune, des vers à la maison.

PAR LES CHAMPS



Sous bois

J'ai revu la forêt sombre des Laurentides
Où l'ombrage déclive au rêve hospitalier
Me reposa jadis de la ville fétide.
Nulle clameur du val et nul chasseur avide
N'y troublent le repos où l'on peut oublier.

La mousse enrobe encor, brodeuse infatigable,
Les fûts des cerisiers, des frênes, des bouleaux,
Qui croisent au soleil leurs branches innombrables.
La vrille a perforé l'écorce des érables
Dont s'élèvent au ciel les gothiques rameaux.

Oh ! que de chants bénis sur son clavier de feuilles
Entonne la forêt au lever du matin :
Joyeux refrains d'amour par lesquels on accueille
Le poète songeur dont l'âme qui s'endeuille
Attend le pur baiser d'un soleil argentin.

O trembles ! quels pensers absorbent vos silences ?
Les gestes délicats de vos torses menus
Revêtent aujourd'hui l'attitude des lances.
Lorsque la brise aux mains pieuses vous balance,
Il semble que j'entends des soupirs contenus:

« Notre ami..comprends-nous..chuchota leur verdure,
« Toi dont parfois notre ombre a veillé le sommeil,
« Et puise en la forêt un courage qui dure
« Où le tourment de vivre en extases s'épure
« Comme un ciel nuageux par un coucher vermeil. »

Mon âme dans la paix du bois se plonge, entière,
Mêlant tous ses désirs à son susurrement.
O la félicité de se sentir lumière...
Elle vêt le manteau de sa candeur première
Et se repose sous un tremble, exquisement.

Les étiolées

L'aube aux gazons donnait des étincelles
Et des parfums aux corolles nouvelles.

Sur la pelouse, à l'éveil matinal
J'ai vu causer d'un babil amical
Deux fleurs. Soudain, l'une dit : « Ma compagne,
Que notre vie en la douce campagne
Est éphémère ! Oh ! l'implacable sort ! »
— « D'un pas hâtif, laisse venir la mort.

Longue existence apporte des tortures.
Ne vaut-il mieux mourir jeunes mais pures ? »

Dans un recoin du tertre, austère et beau,
J'ai vu les fleurs, le soir, en leur tombeau.



Impression

Plus d'ombres. C'est l'heure
Vierge du matin
Où la brise pleure
    Dans le thym.

Ouvrant sa paupière,
Le soleil aux champs
Verse sa lumière.
    Le penchant

Du mont s'illumine.
La voix du clocher
Que l'aube enlumine,
Mi-caché,

Par l'épais feuillage,
Tinte l'Angélus
Au cœur du village,
Chant d'élus.

Et dans ma chambrette,
Ayant vu briller
La Beauté concrète,
J'ai prié.



A la belle étoile

Dans le lascif parfum des chaudes nuits d'été,
Qui n'a cru la pelouse une aimante maîtresse ?
Qui ne s'est incliné sur elle avec ivresse
Pour assouvir son cœur de sa félicité ?

Bien des fois, promeneur de chimères hanté,
J'entendis, m'appelant, une voix charmeresse.
Tous mes sens de s'offrir, jouissance traîtresse,
Aux doux chatouillements de l'impure gaîté.

Je courais, affolé, dans la plaine féconde,
Dont les touffes de trèfle héberge un petit monde :
Libellules d'azur, grillons aux cris sans art.

Au détour d'un ravin, à la clarté lunaire,
Je m'endormais heureux me couchant au hasard,
Dans les bras étendus de la haute fougère.



Midi

De minces nuages bleutés
Errent au ciel, en caravane,
Étalant au soleil d'été
Leur mousseline diaphane.

A peine une brise dans l'air.
Les fleurs ont l'attitude lasse.
Quelques canots sur le lac clair
Glissent, gagnant la plage basse.

Hormis le rire des rameurs,
C'est l'entier et morne silence.
Les buissons sont cois. Le chant meurt
Du rossignol qui s'en élance.

Un bouquet d'érables, au loin,
Ombrage une maison champêtre.
Par delà les vagues du foin
Huit vaches rousses sont à paître.

On dirait qu'il souffre d'ennui,
Baigné de lumière trop crues,
Ce domaine qui veut la nuit
Reposante, aux chaleurs décrues.



Nocturne

C'est l'heure nuancée où l'horizon se teinte
Des reflets indécis de l'améthyste éteinte.
Lente, la nuit s'approche et le jour brun s'en va
Derrière la forêt qui clame des vivats.
Son bruissement, tel un murmure de palmes,
Se propage dans l'air élyséen et calme.
Avec des falots d'or, aux rivages du ciel,
Mouillent des esquifs blancs, légers, artificiels.
L'ombre onctueuse étreint les pins et les érables,
Et circonvient leurs troncs de plis incomparables.

Croyant que c'est la mort qui passe entre les fûts,
Les oiseaux dans les nids chantent des chants confus.
Une à une, en l'éther s'allument les étoiles,
Épingles retenant tendus d'immenses voiles.
Quand la lune, veilleuse austère de la nuit,
Projette sa clarté sur les ultimes bruits,
Le feuillage s'éveille en la phosphorescence,
Et se croit, jeune encor, mystérieuse naissance,
L'ornement préféré des célestes jardins
Dont le paysage a d'insondables lointains.



Canicule

Le zéphyr est rare et torride.
La verdure, sous la chaleur,
Respire avec peine et la fleur
S'étiole au soleil aride.

Son profond éclat éblouit
Des lis aux pétales d'ivoire.
Le torrent sur l'argile noire
Semble immobile, évanoui.

Un essaim d'abeilles vibrantes
Passe avec la brise de feu.
Elles dessinent dans l'air bleu
Des sinuosités errantes.

Les taons harcèlent le bétail
A l'ombre, couché sous les saules.
Le feuillage sur ses épaules
Remuant, lui sert d'évantail.

Pas de canot sur la rivière.
L'eau basse effleure les galets
Où s'abreuve un chien maigrelet.
La plage infléchie est altière.

La tête sur un coussin vert,
Mélancolique, une ingénue
Effeuille une rose menue.
Des cils blonds ombrent ses yeux pers.

Elle fredonne et tout son être
Se dilate dans la gaîté
De ses quinze ans, le cœur hanté
Par l'Inconnu qui va paraître.



Gloire matinale

Telle une pluie inondant le feuillage sombre
Des érables, bouleaux, platanes et sapins,
L'aube épand sur le bois, çà et là taché d'ombre,
Ses reflets délicats, mauves, incarnadins.

Le murmure hâtif de l'inlassable guêpe
Réveille les dahlias d'un bruit de vol léger.
Et le lierre semblable à des replis de crêpe,
Avec lenteur remue et me paraît songer.

Les roses et les lis ont des aveux suprêmes.
Leur pollen fécondant se disperse en halo.
L'âme des géraniums vifs et des œillets crême
Communie avec l'âme incomprise de l'eau.

Dans une profondeur de mystère et de rêve,
Entre deux îlots qu'ourle une dentelle d'or,
Une étoile se meurt, apothéose brève,
Qui plaisait à la vue et la captive encor.

Le levant, peu à peu, s'attendrit de topaze.
Le ciel est une moire apposée au soleil,
Mais ses radiations transpercent cette gaze :
D'un pan de brume il fait un long tulle vermeil.

La Vie exulte. Il neige un intangible cendre,
Poudre des jours défunts d'irréelles couleurs.
Je sens de la Nature en mon âme descendre
Le plaisir d'être où fond ma saignante douleur.

Le cygne

C'est une plage sereine
Qu'enrobent des sables mous,
Où n'erre nulle carène,
Et qu'humecte un lent remous.

Gracieusement, un cygne,
Sur les houles de satin,
Vogue et ses pennes insignes
Ont des reflets argentins.

Sans cesse, on le voit sur l'onde.
Il tend son col au soleil.
Le soir, quand la lune blonde,
Gravite en l'éther vermeil,

Dans une anse aux algues vertes,
Parfois il s'arrête, las.
La rive est grise et déserte.
La nuit ombre les lilas.

De rubis, de cornalines,
Le dôme du ciel serti,
Mire sa teinte opaline
Dans le lac où s'engloutit

La grande âme universelle.
Le cygne, remuant l'eau,
S'avance et met en parcelles
Et la lune et son halo.

Mille fois, il recommence,
Brisant l'immobilité.
Ainsi fait l'homme en démence,
Mendiant de variété.



L'aurore

L'aurore a transpercé la nue. A ce signal,
Le silence des nids en pépiements se change.
Il erre dans l'érable un zéphire vernal.

Voici l'heure où la terre après un somme étrange
Se réveille et tressaille aux baisers du réveil.
L'alouette s'envole au-dessus de la grange.

La clarté qui s'écoule à l'orient vermeil
N'a baigné que le front des lointaines collines.
Le blé roux du vallon va bruire au soleil.

Le calice des fleurs orné de perles fines,
Le bois où la mésange entonne sa chanson,
L'étang pers où le ciel à la grandeur divine,

Contemple son zénith et mire l'horizon,
Tout cela dans la paix ignore la souffrance
Parce que l'homme dort, lassé, dans sa maison.

Mais dès l'appel du coq, sonneur de délivrance,
L'humaine activité ravive son tourment :
Le travailleur reprend l'outil sans espérance.

Il contraint la matière et le terme lui ment.

La fauchaison

La plaine, aux nappes moelleuses,
Ondule et chatoie au soleil,
Qui donne aux pins l'éclat vermeil
Et dore les légumineuses.

Chaque herbe apporte ses couleurs,
Ses notes à la symphonie.
La fétuque à la fiole unie
Balance ses mauves pâleurs.

La folle avoine métallique
Frissonne au souffle aérien,
Et baise, s'inclinant si bien,
Les fleurettes des véroniques.

Il erre des vols cadencés.
Et machaons et lépidoptères,
S'élevant des mottes de terre,
Viennent sur les tiges danser.

Les papillons, les libellules,
Au dos strié de violet,
Forment de voltigeants ballets
Dans une lumière de tulle.

Les foins sont mûrs. Dès le matin
L'acier luisant dans la prairie,
Coupe en demi-cercle, attendrie,
L'herbe aux fétus adamantins.

De la plaine alors, il s'exhale
Un arome de fauchaison,
Qui pénètre dans la maison,
Ame de la brise estivale.

Ainsi de nos félicités.
Nous les goûtons mieux, lorsque éteintes,
Le souvenir, dans son étreinte,
Daigne à l'âme les présenter.



Le soir

C'est le baiser de l'ombre au toit pointu qui fume.
Le champêtre vallon s'est estompé de brume.

Heure mystérieuse où la Vie, un moment,
Avant la nuit qui vient s'use confusément.

La luciole voltige autour des sapinettes,
Rayant d'un trait de feu les épines-vinettes.

Les grillons, à la voix captive des cailloux,
Vocalisent leurs chants atones et sans courroux.

Le sentier, l'horizon, le bois tout s'imprécise.
Au ciel saphir, dérive une nue indécise...

Tintements éloignés du mobile grelot,
Que la brebis remue en broutant dans l'enclos,

Saccades du torrent sur les roches moussues,
Bruits des feuilles de pin qui choient inaperçues,

Refrains que les vieux murs, eux, laissent transpirer
Et douleurs qui dehors s'en viennent expirer,

Comme il est triste, O Soir, ton magique langage !
Comme il dit des regrets et des espoirs sans gage !



Le ruisseau

Ténu comme un filet d'azur,
Sous bois, erre un ruisseau superbe.
Il effleure les cailloux purs
Dans l'herbe,

Et mouille les fûts des sapins.
Tantôt il court, tantôt il marche,
Puis s'arrête à l'ombre des pins
En arches.

De l'averse son cours s'accroît,
Et des eaux du vallon déclive.
L'onde élargit son lit étroit,
Active.

Dans la plaine, les prés, les champs,
Je l'ai suivie en sa croissance
Qu'accompagnait partout un chant
D'enfance.

Or j'ai sur la mousse écouté
Le colloque de l'onde verte;
Secrets de vie et de gaîté
Ouverte.

Tu dis, tu dis, léger ruisseau,
Aux mésanges qui viennent boire,
Aux poètes, aux jouvenceaux,
De croire

Que l'on doit sans cesse aspirer
A plus d'espace, à plus de vie,
Que vers l'Idéal adoré,
Ravie,

L'âme doit tendre ses efforts,
Comme toi vers l'immense fleuve,
Vers la Beauté, Rêve des forts.
L'épreuve

Des sarcasmes et des dédains
N'importe et ne vaut rien, en somme,
Si nos chants amplifiés, soudain,
Aux hommes

Procurent le rare plaisir
D'un apaisement de dictame,
Sur les impossibles désirs
De l'âme.

Les pins

Le bois, ce soir, a des sanglots.
Le vent, rythmant une romance,
Dit un refrain qu'il recommence
Aux nids délabrés des bouleaux.

Le lac ballotte, à la dérive,
Les feuilles de trois pins tordus
Qui tels des pèlerins perdus
Se concerteraient sur la rive.

La lune effile son croissant
Dans l'espace qui se constelle.
L'onde mire une clarté telle
Que les flots sont éblouissants.

Voyant que leurs rameaux énormes
N'ont plus de feuilles, plus de nids,
Les pins, pris d'un deuil infini,
Maudissent leurs rugueuses formes.



La paysanne

Accompagne au puits cette fille blonde,
Sur le gazon ras,
Suis sa silhouette et son urne ronde,
Pendue à son bras.

Sous les peupliers, vois-la qui se penche.
Quand le treuil criant
Fait s'arrondir l'albâtre de sa hanche,
Ses cheveux brillants

Se peignent dans l'eau bleuissante et pure.
Comme des rubis,
Les étoiles entrant par l'ouverture
Ornent ses habits.

Elle admire l'éclat de la couronne,
Que pose à son front
L'immense écrin du ciel qui l'environne
Sans nue et profond.

La paysanne doit cette magie
A la pureté
De l'onde qui sait préserver sa vie
De l'iniquité.



La nuit

Avez-vous entendu, quand la nuit est sereine,
L’hymne de la nature effleurer les ormeaux ?
Comme au transept gothique, on dirait une antienne
Que prélude la terre assoupissant ses maux.

Craintes, regrets, soupirs de la faiblesse humaine,
Chute des pleurs obscurs versés dans les hameaux,
Appels de l’âme, appels de détresse prochaine,
Tout cela se module en d’ineffables mots.

« O silence nocturne, instants faits de mystère,
Toi qui viens orchestrer de ta musique austère
L'angoisse des vivants, je sais ton vœu secret. »

Si, le sommeil tardif, j'écoute à la fenêtre,
J'entends dans le murmure — oh! l'émoi me pénètre —
L'universel tourment chanté par la forêt.



IDÉALES TENDRESSES



Vers rêvés

Mes plus beaux vers d'amour sont ceux que j'impro-
Me les dire tout bas me transporte et me grise. [vise:

Ce sont des vers rêvés au crépuscule bleu,
Quand le repos divin dans le silence pleut.

Une fleur qui s'effeuille ainsi que tes ris roses
Embaume dans mon cœur les languides névroses.

Seul, lisant une lettre écrite avec ardeur
Ou baisant un portrait aux charnelles moiteurs,

J'évoque ton image et ta chère présence
Qui fut l'inspiration de mon adolescence.

Tu t'assois à ma table et poses la clarté
De tes yeux sous la lampe et me dis de chanter.

Oh ! ne tiens pas rigueur à l'âme du poète
Si sa plume est revêche et sa bouche muette.

Je ne saurais te faire un aveu profané
Par des êtres, hélas ! au mensonge adonnés.

Mes plus beaux vers d'amour sont ceux que j'impro-
Je ne les écris pas et ne veux qu'on les lise. [vise.

Tout ce que la jeunesse a de grand et de pur,
Grand comme l'empyrée où palpite l'azur,

Ce qu'elle a de puissance activante et de fièvres
Se ramasse en mon cœur pour jaillir à mes lèvres.

T'aimer, c'est un élan pour moi vers la Beauté :
C'est une strophe d'or, c'est un vers enchanté.

Site

Je contemple le ciel avec des yeux rêveurs,
Où chemine le soir qui sème des étoiles.
De la vapeur s'exhale en diaphanes toiles.
L'ombre ranime en moi de lointaines ferveurs.

Une maison rustique au bord d'une rivière,
Au loin regarde et rêve à d'immortels étés.
Sous les érables forts chantèrent des gaîtés :
C'est là que j'ai vu naître une affection première.

Cet amour a vieilli de multiples hivers,
Mais la fleur est vivace au jardin de mon âme.
Quand je songe à ce coin je m'aperçois, ô Femme,
Que ta grâce est mêlée au paysage vert.



Légers propos

Ignores-tu, Chérie,
Ta beauté?
Ne sais-tu pas, ma mie,
Toute mon amitié?

Quand tu te montres bonne,
Tout l'azur
Du firmament, mignonne,
Brille en ton regard pur.

Dans ta vive pupille,
Lac d'amour,
Laisse-moi, jeune fille,
Voir ton cœur sans retour.

Oh ! pas d'amères larmes
En tes yeux.
Dans l'ennui, les alarmes,
Il faut songer aux cieux.

Le chant de l'hirondelle,
Si mutin,
Me plaît moins, ô ma belle,
Que tes airs enfantins.

Pour tes attraits, ma mie,
Ta beauté,
Accepte, ô ma Chérie,
Toute mon amitié.

Seuls

J'adore tes cheveux libres où l'air se joue
Et qui voilent parfois le rose de ta joue.
Les derniers feux du jour s'éteignent dans le champ ;
Un pan d'obscurité tombe sur le couchant.
Sous ce hêtre, restons tous les deux, en silence,
Assis sur ce vieux banc propice à l'indolence.
Laisse-moi reposer mon visage fiévreux,
Sur ton épaule chère aux purs contours heureux.
L'ombre vient. Je ne vois pas ta lèvre sourire.
Je te sais près de moi; je sens que tu respires

Et je bois le parfum de ton corsage blanc
Où bat ton cœur, ce soir, plus vif et plus tremblant.
N'allons pas en aveux dissoudre nos caresses
Et croire que les mots sont requis aux tendresses.
Le plus grand des amours est fait d'adoration
Muette, où l'on oublie et le monde et l'action.
Regarde tout au loin l'imprécise vallée,
Sens-tu nos âmes fondre en la nuit étoilée ?



Conseil

Si l'amour n'était une rose,
Je te l'offrirais.
Je crains sa mort, à peine éclose :
Mirage, regrets.

A l'aveu de mon cœur sincère,
Tu croirais sans fin
Le murmure des lèvres chères,
Tendre séraphin.

Songeant que l'affection fait trêve,
La souffrance, alors,
Brutale, évincerait le rêve
Que tu nimbes d'or.

Je ne veux pas que la corolle
Se fane en ta main,
Et que son arome s'envole
Sans nul lendemain.

Ne prends point la fleur trop gracile
Du rosier d'amour.
Détachée, il est difficile
D'accroître ses jours.

Choisis plutôt une bouture :
Elle germera.
Dans ton âme où du ciel s'azure,
Elle fleurira.

Tu sentiras toute ma vie,
Avec mes passions,
Vieillir en ton cœur, assouvie
D'ardentes fictions.

Prière pour Elle

Mon Dieu, veillez sur l'Absente que j'aime
Du sublime amour qu'elle a pour moi-même.

Donnez à ses jours beaucoup de bonté
Pour que son cœur en soit réconforté.

Au retour de l'aube, envoyez vers elle
Des essaims de bonheurs aux blanches ailes.

Faites surtout qu'elle ne pleure point
De ce qu'elle est seule et que je suis loin.

Qu'elle sente mon âme qui l'assiste
Par les avant-midi de l'hiver triste.

Qu'elle n'ait pas peur le soir. Que les soirs
Ne l'assiègent de pressentiments noirs.

Emplissez de Rêves sa solitude.
Chassez-en la crainte et l'inquiétude.

Donnez-lui le sommeil paisible et doux,
Et les songes, qu'ils lui viennent de Vous !



L'Absente

L'heure exquisement étoilée,
Le silence du soir, la paix
De l'ombre dans le bois épais,

La saine musique voilée
De la nature, en son repos :
Mandolines, flûtes, pipeaux,

La crainte d'effrayer le rêve
Éployé, voguant en tes yeux,
Par mon langage peu soucieux,

Voilà qui revit, qui s'élève
Dans mon cœur. C'est le souvenir
Que l'absence ne peut ternir.

Il a ta forme, mais plus pâle.
Le souvenir, il a ta voix.
Jusqu'à ta lèvre que je vois

Comme une lueur dans l'opale.
Il a ton geste, il a tes mots
Qui semblent encore un écho.

En t'effaçant comme un sourire,
Le départ ne m'a point tout pris.
Je garde le trésor sans prix,

De ton nom et de me le dire.



Fidélité

Je l'aime et ne veux point lui dire.
La bouche pourrait bien médire.
Je ne veux pas.
Le terme ne saurait décrire,
Même tout bas,

Les vrais sentiments de mon âme.
Je la sens pleine d'une femme,
Que je connais.
L'aveu sincère est un cinname
Et je me tais.

Moins timide, en l'adolescence,
J'eus chanté mon amour immense,
En mots fervents.
Elle l'eût su dès la naissance,
A dix-neuf ans.

J'ai recueilli trop de détresses
Et prodigué trop de tendresses
Sur le chemin.
La route a des ronces traîtresses,
Aux jeunes mains.

Les épanchements qu'on dédaigne,
Je crains qu'autrefois les imprègne
De trahison.
On peut savoir que mon cœur saigne,
Avec raison.

Je ne puis lui dire : Je t'aime.
J'ai peur d'entendre un anathème
De mon passé,
Où durent des aveux, eux-mêmes,
Ineffacés.

Intimité

Puisque voici les jours timides du printemps
Nous resterons ce soir dans la pénombre d'ambre
Qui macule de gris les rideaux de la chambre.

Or mon front cessera de souffrir un instant,
Caressé par tes mains douceureuses de femme.
Ton regard lénifie et ta parole enflamme.

Quand le piano jouera la valse de Chopin,
Je fermerai les yeux pour percevoir des fées
Que revêt de l'azur, et de roses coiffées.

Tous les deux transportés sous l'ombrage des pins,
Je te dirai des vers plus doux que ceux des livres,
Où vibreront la joie et la douceur de vivre.

Je t'avouerai tout bas mon besoin d'affection.
Je cours, l'âme d'espoir à vingt ans dénuée,
Quémander des regards dans la veule nuée.

Amoureusement seuls dans la douce inaction,
Nous causerons, pendant que la nuit qui s'égoutte
Effacera les pas que j'ai faits sur la route.



L'illusion

Lorsque tombe la nuit, je me plais,
Ayant éteint la lueur atone
De la lampe d'émail monotone,
Dans le gris demi-jour incomplet.

Fermant les yeux, la paix me pénètre.
L'atmosphère des soirs adorés
Anime encore mes rêves dorés,
Où pour vivre je baigne mon être.

Dans l'irréel douteux qui rend fou,
Je sens, ô chimère ravissante,
Les bras connus de la chère absente
Doucement se poser à mon cou.



La Présence

Comme un lis pur, j'ai pris ton cœur.
Il me souvient d'aveux rapides
Et je me dis tout bas, vainqueur,
Que riche de tes yeux limpides,

C'est en moi-même que tu vis
Dans le castel blanc de mon âme.
Bien plus, tu ne t'épanouis
Que si mon cœur joyeux se pâme.

En voyage, sur le chemin,
Quand, lassé, j'ai soif de caresses,
Je n'ai qu'à te tendre la main
Pour que ton image apparaisse.

Comme si ton cœur se donnait,
Dans une vie intérieure
Tu palpites, et tu renais
Où la brise ailée est meilleure.

Vision qui ne faillis pas
A travers l'ennui qui s'ajoute,
Spectre qui diriges mes pas,
Dont l'ombre me suit sur la route,

Par toi, je ne suis jamais seul:
Je te sens tout près sans mensonge.
Tu dormiras dans mon linceul,
Avec le dernier de mes songes.

Tes yeux

Ma volonté s'est faite un ciel intérieur
Où l'orgueil de ce siècle arriviste et railleur
Ne saurait obscurcir les divines étoiles
Que le doute jamais de nuages ne voile.
Vous êtes mes clartés, vous qui m'avez souri,
Parce que je fus seul et que mon cœur souffrit,
O jolis yeux de fille, ô jolis yeux que j'aime !
Si jamais je m'égare au loin, très las et blême,
Si mes pas cheminant vers l'Idéal rêvé
M'abandonnent un jour au hasard du pavé,

Oh ! gardez que vos yeux vivants en ma mémoire
Ne soient remplis de pleurs et ne sachent plus croire.
Je voudrais tant que sûr d'être compris par vous
Je puisse dire enfin au morne ennui jaloux :
Tu peux aller ailleurs et te blottir dans l'ombre.
Vois ces yeux dans mon âme : Il n'y fait donc
[pas sombre...



VOX SOLI

« Étant d'ici, je sens le sol jusqu'au tréfond
Comme si mes deux pieds s'y perdaient en racines. »

Émile VERHAEREN.

(*Les blés mouvants*)



La voix de la terre

Pourquoi donc, ô mon fils, désirer en tes veilles
Le minaret mauresque et l'ombre des palmiers ?
Tes rêves, à l'envol des migrateurs ramiers,
Pourquoi leur voudrais-tu d'exotiques merveilles ?

Sur mes monts, j'ai des lacs aux teintes sans pareilles.
J'ai des bois dont la paix guérit les maux premiers,
Des gaves grondeurs, des rocs de mousse habillés,
Des fleurs que le vent mêle et des chants dans mes
|treilles.

Chaque saison pour toi, je change de beauté.
L'automne, j'ai la pourpre. En mai, j'ai la verdure,
Et la neige me sert d'hivernale parure.

Dis, n'ai-je pas assez plaisante variété ?
— Au terroir de chez nous qui nourrit ton enfance
Garde à jamais tes vers d'angoisse ou d'espérance.



Evocation

Le soleil agonise au bas des cieux brunis.
Sur les érables verts son regard se prolonge,
Où fuse, en do mineur, le frais babil des nids.
L'heure crépusculaire a la grâce d'un songe.

Les ombrages des toits rampent sur le chemin.
La brise inculque au soir sa douceur maternelle.
L'eau sur les cailloux semble un battement de mains
Qui scande des épis l'alerte villanelle.

O charme pénétrant du terroir canadien !
De mes volets ouverts, je contemple la plaine
Et m'exalte, pensif, à l'émoi qui me tient :
De l'âme des sillons mon âme se sent pleine.

Je songe aux laboureurs sous la pluie et le vent,
Sabots de glaise lourds, mains par le froid gercées,
Qui contre la tempête ont lutté bien souvent
Sans être las jamais de corps ni de pensées.

Dès l'aube opalescente, aiguillonnant leurs bœufs,
Ils sillonnaient l'humus de la glèbe revêche
Pour que la huche abonde en gluten généreux
Et que l'odeur du trèfle émane de la crèche.

Quand la tulipe point sur le moite talus,
Je les vois au soleil dans la pose ancestrale
Tracer le geste cher au semeur, bras velus,
Jetant les grains, nimbés de la lumière astrale.

Tel un lac aux flots roux, ondule la moisson.
Et la tige s'écroule et crisse la faucille.
L'épis qui choit propage au blé vif un frisson,
Tandis qu'un merle siffle au rameau qui vacille.

La neige vêt le sol. C'est l'hivernal sommeil.
Sous les coups, on entend la forêt qui tressaille.
Le domaine s'accroît, chaque coucher vermeil,
D'un peu de terre arable évinçant la broussaille.

Je vous évoque tous de la fuite des ans,
O vous les fiers pousseurs du coutre héréditaire,
Ancêtres inconnus et braves paysans,
Dont la cendre est mêlée aux marnes de la terre.

Là, vous avez chanté les agrestes refrains.
Vos angoisses, vos deuils, vos pleurs que j'imagine,
Vos espoirs, aux ailes mi-closes, vos chagrins,
En ces actes obscurs je sais mon origine.

Puisque tout m'entretient de vous, aïeux aimés,
L'horizon qui fut vôtre, et la plaine et la brise,
J'ose unir à la voix des champs où vous dormez,
Les jeunes vœux d'amour dont mon âme est éprise.



Oh ! les vents...

Vents qui courez dans les érables
De nos routes, en murmurant,
Où passent, semeurs vénérables,
   Les fermiers du grand rang,

Et vous qui recourbez les orges
Quand l'ombre croît près des maisons,
Et que le jour comme une forge,
   S'apaise à l'horizon,

Et vous qui dans les cimetières
Pleurez les morts, sous les cyprès,
Les morts qui l'existence entière,
A lutter furent prêts,

Vents qui dans nos clochers d'église,
Entonnez des hymnes, la nuit,
Vents qui dites à l'âme éprise,
Pour en chasser l'ennui,

La foi de vivre et la victoire
Des fiers artisans du passé,
O vents, chantez-nous notre histoire,
Oh ! les vents qui passez....



L'heure des vaches

La pourpre du soleil s'échancre à l'horizon.
Le bois tressaille d'aise et sous sa haute arcade,
Un orchestre subtil reprend la sérénade,
Que fit taire longtemps le torride rayon.

Dans le pâtis rocheux où pousse du chardon,
Hâtives à l'appel, les vaches, par bravade,
S'en viennent, en meuglant au soleil qui s'évade,
Suivi par la fraîcheur qui comble le vallon.

Des filles et des gars qui portent des chaudières,
S'approchent, rayonnant des gaîtés familières.
Chacun choisit sa vache. A traire maintenant.

Les plus jeunes bambins, debout sur la clôture,
Écoutent le bruit clair du lait sur le fer-blanc,
Bruit qui va se mêler aux chants de la ramure.



Matin d'août

L'azur céleste est bleu d'un bleu doux de pervenche.
Le soleil, aux rayons chauds comme des baisers,
Immerge l'aubépine blanche,
Les dahlias et les lis rosés.

La voix de ce matin suave est une brise
Qui lui vient du rapide aux rochers écumants,
Riche des senteurs qu'elle a prises
Aux roses subrepticement.

Majestueuse et calme, elle court à la digue,
La rivière aux flots verts fleuris de nénuphars.
Pour le moulin elle est prodigue
Dès l'aube, jusqu'au soir blafard.

Et cependant qu'il moud le blé d'or du domaine,
La brise chante pour le paysan qui va
Faucher les orges, l'âme pleine
Des moissons rousses qu'il rêva.



Croix du chemin

Croix du chemin solitaires,
Bénissez tous nos guérets
Et nos toits héréditaires,
Et nos forêts.

Lorsque le printemps active
L'érable qui semblait mort,
Et fait que la sève vive,
S'épande encor,

Dites aux semeurs fidèles,
Qu'il leur faut s'enraciner
A la terre, à cause d'elle :
Ils y sont nés.

Quand pour le mois de Marie,
On s'agenouille à vos pieds,
Où l'on implore, où l'on prie
Pour ses greniers,

Demandant que l'herbe abonde,
Que le domaine soit fier,
Pour nourrir beaucoup de monde,
Et plus qu'hier.

Répétez-leur que la race
A besoin des paysans.
Sans eux, l'étranger vorace,
Envahissant,

Prendrait nos champs et nos routes.
L'intrus, ô Croix du chemin,
Il vous enlèverait toutes,
Sans lendemain.

Le laboureur sans domaine,
Ne pourrait venir s'asseoir,
Sous les érables amènes,
Par les beaux soirs.

Croix du chemin, à la terre
Gardez ses bras valeureux,
Pour travailler au mystère
Des blés nombreux.



Les érables de juillet

Les érables, la nuit, au déclin de juillet,
Quand le grillon s'endort dans les denses savanes,
Célèbrent la beauté des vertus paysannes
De leur bruissement berceur de nids douillets.

Leur voix se mêle au chant des blés à barbe rousse
Qui sur l'humus glaiseux profilent leurs épis.
Sous les reflets d'argent de la lune assoupis,
Et le bois et la plaine entonnent à voix douce.

« Heureux le paysan sur le sol défriché
« Par de braves aïeux, en des temps légendaires.
« D'un clair passé de gloire il reste solidaire,
« Et marche dans la plaine où l'ancêtre a marché.

« C'est le même froment que le domaine afferme
« Au semeur qui, dès mai, l'épand dans les sillons.
« Les orges, reluisant aux obliques rayons,
« Ont autrefois doré son ancestrale ferme.

« Quand tu verras des cieux fertilisants, pleuvoir
« La chaleur favorable à ta terre novale,
« Promène la charrue où ta lande dévale.
« Exulte, ô paysan, et remplis ton devoir.

« Quand le printemps fera la brise plus sereine,
« O laboureur, afin que le blé des guérets,
« Te donne des épis, harmonieux et frais,
« Chante, chante en semant pour que notre âme
[apprenne,

« Le culte des blés mûrs dans la torridité,
« Qui changent ton domaine en opulente voie.
« Chante au terroir, Semeur, pour les dons qu'il [t'envoie,
« Un cantique d'amour, et de fidélité. »

L'aurore diamante avec art chaque branche.
Les érables du bois, s'inclinant sous le vent,
Parachèvent tout bas dans des neumes savants,
L'éloge des vertus où germent nos revanches.



Semailles

Chaussé de lourds sabots,
Dans le sillon fertile,
Vois le semeur dispos
Jeter le grain qui brille,

Tandis que dans l'enclos,
Maigre terre d'argile,
Broute un bœuf gras et gros,
Au labour, bête utile.

Sur le chemin montant,
A la façon d'antan,
Se dresse un toit agreste.

Terroir, en ta vigueur,
La maison du semeur
Espère. Fais le reste.



Le paysan

Voilà qu'avril sourit à la terre natale.
Le disque, aux reflets roux, lustre sur le chemin
L'érable vigoureux qui crânement s'étale.
Il monte des rubans de brume au ciel carmin.

La brise a démoli les derniers bancs de neige
Dont la fonte ravine et détrempe le sol.
Un paysan songeur appuyé sur l'allège
Observe une corneille au fatidique vol.

Son regard se remplit du captivant espace
Auquel dès son enfance il a voué son cœur.
L'oiseau sombre qui plane et tournoie et repasse,
Annonce que l'humus attend le soc vainqueur.

Le clapotis vernal du ruisseau qui se moire,
Tacheté de débris, reliques de l'hiver,
Ranime des matins défunts en sa mémoire :
Semailles et labours et souvenirs divers.

Le laboureur parfait la tâche héréditaire.
Dans l'argile il conduit l'araire nourricier.
Sous l'ondée et la grêle, il va sans se soucier
Donnant ses durs labeurs en offrande à la terre.

Par ce matin nacré la voix sainte des morts
Qui gisent endormis dans les froids cimetières,
S'élève avec le vent dans les platanes forts
Et chante des semeurs les constances altières.

Modestes paysans, sublimes sans témoins,
Sans vous, toute cité croulerait, ombre vaine.
Travailleurs méconnus du sol qu'on aime moins,
Gardez-lui votre force et le sang de vos veines.

Imitez les aïeux; ils ont fait le passé,
Et dignes d'autrefois, que rien ne vous terrasse.
Burinez des sillons sans jamais vous lasser :
C'est ici le salut ultime de la race.



TABLEAUTINS D'HIVER



Première neige

Salut, première neige,
Émailleuse des toits
Que l'averse rend beiges.

Ainsi qu'aux chemins droits,
Tu mets une parure
Aux peupliers étroits.

Blanc rideau de guipure,
Le bosquet ennuyé
Par la moite froidure,

Te reçoit, égayé
De sentir la caresse
De tes plis, s'appuyer.

Tout s'offre à l'allégresse;
Et la lande et le champ
Dont la grange est maîtresse.

Le moineau dit son chant,
Lorsqu'il voit à l'aurore
Un monde moins méchant.

L'enfant sans cesse implore
Et veut aller cueillir
Les grands lis de ta flore.

Neige, que fait jaillir
La novembrale haleine,
Tombe pour embellir,

Mais de l'angoisse humaine,
N'accrois pas les sanglots
Ni du pauvre la peine.



La poudrerie

Il neige. Les maisons se renfrognent.
Le vent est glacé, le vent du nord
Qui dans les arbres méchamment grogne.
Roides et nus, on les croirait morts.

La neige fine à peine se pose,
Sur l'appentis et sur les pignons,
Les coiffant d'un bicorne mignon,
Dont l'éclat à la bise s'expose.

Or l'aquilon se fâche soudain.
Il soulève, vif, la poudrerie
Qui drape de blanc les galeries
Et les fenêtres des citadins.

Le jour dans la pénombre se voile.
La neige, tourbillonnant dans l'air,
Forme autour d'un réverbère clair
Un halo d'innombrables étoiles.



L'enfance

Trois bambins jouent dans la neige,
Malgré l'aquilon qui souffle.
Des tricots de laine grège
    Les emmitoufflent.

L'un se couche et fait le mort
Que l'on recouvre de blanc.
Le froid les pince et les mord,
    Le froid criblant.

D'autres creusent des cabanes,
Sans foyer et sans fenêtre,
Sous les branches des platanes,
Qui vont renaître.

Voir ces jeux, ouïr ces ris
Font regretter de vieillir.
Adieu ! bonheur, joyeux cris;
Il faut grandir.



Effet de neige

Il neige de blanc flocons
Sur les toits, sur les balcons.
Paysage de Norvège,
Les bouleaux, un peu tremblants,
Sont fiers des panaches blancs
Que leur fabrique la neige.

Quand la neige, drue encor,
S'épand, elle est tout en or,
Si le soleil la traverse.
Et l'on dirait que les cieux
Sèment des bijoux précieux
Dans les arbres qu'un vent berce.

Qui peindra les jolis jeux
Du jour sur le blanc neigeux ?
Une cour semble s'ébattre.
J'ai vu dans un beau décor,
Le parc clamant comme un cor,
L hiver fêter Henri Quatre.



Paysage blanc

La route qui galope est blanche.
Dans le vallon,
Roides et longs,
Des peupliers tendent leurs branches.

Près des clôtures aux poteaux,
Vernis de givre,
S'entassent, ivres,
Les avalanches des coteaux.

Là-bas, on perçoit un village.
Tout enneigé,
Un clair clocher
Dans l'immense bleu se dégage.

Sous les toits rêve-t-on d'amour ?
De la vie ardente ?
L'âme abondante
S'ouvrirait-elle au troubadour ?

Le bétail dans l'étable grise,
Las de l'hiver,
De ciel ouvert,
Rêve... et dans l'attente se grise.



Soir d'hiver

L'hiver orne mes carreaux de givre :
Palmes, lis aux algides pâleurs.
La bise aux pétales met des pleurs,
On dirait voir cette flore vivre.

Elle croît et de clarté s'enivre.
Les tiges s'estompent des couleurs
Que leur verse en rayons cajoleurs
Le translucide profil de cuivre.

Les chevaux, crinière de frimas,
Font sur la neige dure un bruit mat.
Des piétons déambulent fort rares.

Devant chez moi deux hauts peupliers
Dont les troncs paraissent de carrare
Parlent ce soir des nids oubliés.



Neige d'octobre

Il neige lentement sur les saules surpris.
Dénudés, ils ont l'air malades.
Les grands horizons bleus sont devenus tout gris,
Toutes blanches les promenades.

Là-bas, le peuplier et le large bouleau,
Que j'aperçois de ma fenêtre,
Oscillant sous la lune, élyséen falot,
Semblent ne plus se reconnaître.

Quant à l'humble parterre entourant la maison
D'automnales mais fraîches roses,
Je sais que les pistils, demain, sur le gazon,
Ne seront que débris moroses.

Le soleil luit. Le ciel est pur. O clair matin !
La neige a décoré les sites :
Un décor d'opéra. Le givre adamantin
A mis aux toits des stalactites.

La lumière s'échauffe et dissout le frimas.
Elle dévêt pignons et branches.
Les rameaux sont noircis et longs comme des mâts,
Dépouillés de leur mante blanche.

Le paysage est triste et mon cœur éploré
Souffre encore des jours moroses.
Le voulant, je renais, mais, hélas ! pour pleurer
Mes frêles, mes défuntes roses...

Le sapin

Le joaillier hiver
Expose en les érables
Des jouets d'art divers,
Innombrables.

Les peupliers chenus,
Il les coiffe d'hermine
Et gante leurs doigts nus,
Que chagrine

Et gèle l'aquilon.
De fins étuis de nacre
Pendent aux rameaux longs.
Le vent âcre

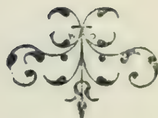
Balance les grelots
De cristal et de verre,
Suspendus aux bouleaux.
Solitaire,

Un sapin dans le parc,
Dont le verglas crépite,
Tend ses réseaux en arcs,
Et s'agite.

Sur la neige on verrait,
Des éventails, des urnes,
Des lis, dont sans arrêt,
Vif, nocturne,

Le vent l'a délesté.
Je garde souvenance,
Qu'à dix ans, ma gaîté
De l'enfance

S'est changée en chagrin,
Quand j'ai vu les ramures
De l'annuel sapin
Sans dorures.



SUR LE BITUME



La ville

Au bruit des autos, au bruit
Des chars qui sonnent,
Montréal s'endort. La nuit,
Lourde, frissonne.

Chut ! passant ! Autour de toi
Regarde; observe.
Entends chanter sous ce toit :
« Il faut qu'on serve

Vénus, reine des plaisirs.
En la jeunesse,
Ne troquons de nos désirs
Le droit d'aînesse. »

Un café de boulevard.
Des cocodettes,
Trompent leur ennui bavard
Et font des dettes.

Vois-tu ? Le ciel a souri
De ses étoiles,
Et l'empyrée a fleuri
Ses ombres toiles.

La métropole apparaît
Dans ses colosses
De granit, une forêt
De toits atroces.

Le Saint-Laurent dont le flot
Baigne les berges,
S'étire avec un sanglot.
Dans les auberges

Laides et basses du port,
Des marins causent
De vents pluvieux, à babord
D'horizons roses.

Le poète, au rêve bleu,
Baise la Rime,
Sur ces deux lèvres de feu,
Baiser sublime.

Au coin des noirs carrefours,
On voit des femmes
Qui sont marchandes d'amour,
Poison des âmes.

Et la lune à l'œil hagard,
    Voudrait s'astreindre
A n'avoir plus de regard
    Que pour les plaindre.

Refrains pervers, chants du vent,
    Babil des feuilles,
Bruits portés par l'air mouvant
    Que l'homme accueille,

Oraison du cœur féal
    Qu'un doute froisse,
C'est l'écho de Montréal
    Que l'ombre angoisse.



Les vieilles maisons

Oh ! comme il faudrait les aimer
Les vieux quartiers de notre ville !
Contre la pioche vile
Défendons-les, sans désarmer.

Leurs demeures sont des aïeules
Sises aux bords d'étroits chemins,
Qui se tendent la main
Et causent, le soir, toutes seules.

Elles ont tant de souvenirs !
Que de glas épars en leur vie !
    Peut-être des envies
Leur viennent-elles d'en finir...

L'aquilon souffle à leurs lucarnes.
On croirait ouïr une voix.
    Leur âme d'autrefois
Dans un timbre incompris s'incarne.

Leurs toits, s'estompant sur le ciel,
Évoquent des pages d'histoire.
    Ils disent leur victoire :
Ils ont duré, c'est l'essentiel.

Je voudrais, quand la nuit venue
Vous verse son apaisement,
    Aller pieusement
Dire votre grâce ingénue.

Après l'averse

Il va cesser de pleuvoir :
L'atmosphère n'est plus grise.
Le pin chante. On va pouvoir
Savourer la brise.

Les arbres du parc plus verts
Ont encor des gouttelettes,
Où l'azur à découvert
Rit et se reflète.

On voit croître le gazon.
Truands, gueux, traîneurs de loques,
Vieux bohèmes sans maison,
          Jongleurs, ventriloques,

Couchez-vous sous le ciel bleu.
Que rien ne vous importune !
L'air est un trésor, parbleu !
          C'est votre fortune.

Il fait un temps sans pareil.
Flâneurs que votre âme prenne
Un bain d'estival soleil,
          Baume des migraines.



Les lupanars

Ces rues étroites et ces maisons,
Voilà notre quartier de Gomorrhe.
Nos jeunes vertus, il les déflore.
On y vend pour plaisir des poisons.

Je sais bien des mères qui déplorent
Qui des filles et qui des garçons,
Ayant oublié là les leçons
De l'enfance peu lointaine encore.

Ces bouges invitent nuit et jour
Aux voluptés, âcres et malsaines.
Quelles histoires, quels chants obscènes !

Amis, il faudrait les fuir toujours,
Mais ne raillons les filles publiques
Demandant leur pain d'un œil oblique...



Intérieur

Autour d'une table où fume la lampe
Trois bambins; l'un dans un cahier écrit,
Les deux autres lisent des livres gris.
La mèche qui saute éclaire leurs tempes.

L'ouvrier et la mère en mantelet
Qui berce doucement une fillette
Causent ensemble d'habits, de layette.
Les tisons du poêle sont violets.

Une chatte, jaune et noire, ronronne,
Ouvrant un œil vert au moindre fracas;
Elle écoute d'imperceptibles pas.
Une marmite de fonte bouillonne.

La vieille horloge, à la paroi de chaux,
Avec ponctualité se balance,
Et mesure la douce somnolence
De l'enfant que protègent des bras chauds.

Peut-être ont-ils le sentiment étrange,
Le père et la maman silencieux,
De se voir en songe ravis aux cieux,
Environnés de quatre petits anges.



Le cloître

Je regarde un cierge décroître,
Que j'avais promis à l'autel.
La nef grise est un vieux pastel.
Une cloche qui vibre au cloître . .

Derrière la grille, les sœurs
Défilent, blanche théorie.
On sait leur âme endolorie
A songer aux nuits des noceurs.

Elles murmurent les matines :
Dans le silence, alternement
Des psaumes chantés, lentement,
Très doux, aux finales latines.

En extase, des cierges blancs
Se consument dans le silence,
Tandis que ma ferveur d'enfance
S'exprime en des avé tremblants.

Ah ! comment vivre sans prière,
Si l'on sent palpiter son cœur,
Si jadis, blond enfant de chœur,
On rêvait devant les verrières ! !



Mai

Mai, rose corbeille de fleurs,
Lilas, narcisses, primevères,
Embaume tout rêve sévère,
Bleuis le ciel, sèche les pleurs.

Épanche l'amour au poète,
De ton urne de volupté.
Donne au cœur jeune la gaîté,
Donne l'essor de l'alouette.

Ranime les rires éteints,
Sur les lèvres des demoiselles.
Dore leurs chapeaux dont les ailes
Ont la moiteur des blancs satins.

Fais fleurir les vergers. Aux germes
Verse la force; à nos maisons,
L'ivresse et la vie aux gazons,
A tous, des pensers forts et fermes.



L'après-bal

Le lustre de cristal flamboie
Sur les habits soyeux et noirs.
Il fait si clair qu'on pourrait voir
Le fil blanc des robes de soie.

Pâles, des couples enlacés,
Et riant, tournent en cadence.
Vive le bal ! vive la danse !
Songent-ils quand même lassés . . .

La valse est molle et suggestive.
L'orchestre soupire toujours
Un air alanguissant d'amour
Qui trouble les âmes chétives.

Le soir déjà touche au matin.
On part. La musique s'est tue.
Sur le trottoir, sombres statues,
Des cochers marchent, incertains,

Des couples montent dans les fiacres.
Le fouet claque. Que de cœurs morts,
Hantés par un odieux remords,
Conduisent les cochers qui sacrent !



A l'Alma Mater

Au collège Sainte-Marie

Corridors familliers, murs connus de la classe,
Où durant la leçon je rêvais d'avenir,
Pupitres, tableaux noirs, crucifix pour bénir,
Fenêtres découpant une pièce d'espace,

O maîtres dévoués qui surent réunir,
La doctrine immuable à l'agrément qui passe,
Qui me dirent comment me tailler une place,
Et qui pour l'âpre lutte ont su me bien munir,

A l'heure du départ que le Ratio ramène,
Acceptez d'un disciple infiniment pieux
Les hommages discrets de gratitude amène.

Et vous, êtres muets, qui me virent joyeux,
Ou pensifs, ou chagrins, que votre image amie
Me conserve pour vous l'ardente nostalgie.



Les cloches

Le dimanche est la fête des cloches.
Le vent entraîne des airs pieux.
Les clochers lointains, les beffrois proches,
Chantent sous les cieux.

Leur voix prélude des élégies,
Suaves comme un motet romain,
Leur âme souffre des nostalgies
D'espace carmin.

J'aime l'oraison des campaniles
Dont la croix bénit le blé des champs.
Vers eux, montent des foyers tranquilles
De mystiques chants.

Les cloches annoncent les naissances,
Souhaits de bonheur aux nouveaux lis.
Elles pleurent décès et souffrances,
Et deuils accomplis.

Les carillons urbains de nos temples
Sont couverts par le bruit des plaisirs.
La foule volage ne contemple
En ses longs loisirs.

Devant l'oubli, s'ils allaient se taire...
Non ! Non ! cloches des villes, sonnez
Vos hymnes de paix et de mystère,
Oh! carillonnez !!

O clochers, dissipateurs des doutes,
Parlez aux hommes de l'au-delà...
Sans vous, la tourbe garderait toute
Sa vie ici-bas !

VIE INTÉRIEURE



Vie intérieure

La nuit langoureuse s'épand
Sur les demeures de ma rue.
Sitôt le jour mort, accourue,
Elle les couvre de noirs pans.

Discrètes, frappant aux fenêtres,
Les ombres entrent au logis.
Les rideaux blancs sont assagis
Par la brunante qui pénètre.

Je laisse, dans l'obscurité,
Choir sur la table mon volume.
Les astres d'argent qui s'allument,
Lanternes de l'immensité,

Faufilent entre mes persiennes
Leurs pâles rayons languissants,
Qui dans mon cœur d'adolescent
Stimulent la ferveur ancienne.

Attentif, je sens que je suis.
Mon être variable et complexe,
Je le comprends dans mes réflexes
Par quoi mon rêve se poursuit.

J'entends des notes cristallines
Fuser en nonchaloir d'épi.
Ainsi les soirs d'août assoupis
Vibrent des airs de mandolines.

Mon âme est un album gravé
Où je lis mieux quand les ténèbres
Inondent tout de flots funèbres,
Flots apaisants, flots ravivés.

Quand le fracas devient silence,
J'écoute l'invite du cœur :
Je perçois que je fus vainqueur
Et du doute et de l'indolence.

Daigne-t-elle être sans retour
La morne précision des choses.
Dans ma chambre, et paupières closes,
Je me verrais vivre toujours!..



La chambre

Faire de sa chambre un poème
Où palpite un air de bohème
Parce qu'y vit son âme même,

Avoir des livres dont l'auteur
Cause si bien qu'il parle au cœur,
Comme un ami vrai sans fadeur,

Des portraits précieux de femme,
Dont le regard repose l'âme
Où rougeoie une antique flamme,

Orner ses murs de bibelots,
Rien d'exotique, des tableaux,
Pleins d'azur bleuissant de l'eau,

Sites des campagnes natales,
Où le bois d'érables s'étale
En banderoles triomphales,

Et sa table, de fleurs: dahlias,
Jacinthes, roses, magnolias
Pourpres, marguerites, lilas,

Dont les aromes dans l'étude
Atténueront nos lassitudes
Qui tuent, et nos inquiétudes,

Voilà qui nous ferait l'aimer
Notre chambre où gît enfermé,
Un peu du cœur inanimé.

Soir mystique

Les adieux du soleil aux arbres frémissants,
Se prolongent, lueurs roses. Un peu de brume,
Là-bas, meurt. Dans l'éther, un topaze s'allume
Vers qui semblent gravir les ombres, jets d'encens.

L'âme lasse, je songe à mes jours innocents.
J'en vécus autrefois, de gais, sans amertume,
Et rien ne me vaudrait les bonheurs que j'exhume
Lorsque vers mon enfance, attentif, je descends.

Une âme si vivace en moi-même s'agite,
Où germe tant d'espoir sous la paix qui l'habite,
Que la course de l'heure un moment s'abolit.

Et je sens, attendri du rêve qui caresse,
S'éteindre comme un feu sous le vent qui mollit,
Le tourment de savoir s'éloigner ma jeunesse.



Solitude

Lentement, le crépuscule
Devant les ombres recule.
Les clous d'or
Du ciel sombre et monotone
Brillent sur la plaine atone,
Où tout dort.

Je songe à la Solitude,
Sœur du Rêve et de l'Étude.
Sans émoi,
Elle donne ses tendresses
Aux poètes sans maîtresses,
Comme moi.

Elle me dit : « Fuis la rue
Où la tourbe, qui se rue
Aux comptoirs,
Ne sait le sens de la vie
Qu'elle livre inassouvie
Aux trottoirs.

Travaille tard sous la lampe;
Je rafraîchirai ta tempe. »
C'est ainsi
Qu'elle apaise, en sœur discrète,
Ce soir, ma peine secrète,
Mon souci.

Le front de sueurs humide,
Blêmi par l'effort languide,
Las, nerveux,
La Solitude l'éponge :
Elle touche, comme en songe,
Mes cheveux.

L'heure

Qui peut connaître l'heure ? Personne.
Boîtier de nacre ou cadran de bois,
Quand l'horloge ponctuelle sonne,
Du présent se change en autrefois.

Le marteau frappe. Un timbre sonore
Épelle le soir ou le matin.
Dans l'ombre, l'aiguille avance encore :
Elle indique le chiffre certain.

Nos bonheurs qui voulurent survivre,
L'heure tristement les a tintés,
Comme on compte les pages d'un livre
Où le regard aime à s'arrêter.

Mais lorsqu'un engrenage se brise,
Le silence éteint le tic-tac lent.
C'est notre âme d'éternel éprise
Qui nous scande l'heure au vol dolent.

L'idéal qu'elle ne peut atteindre
La captive et lui sourit de loin,
Et son aspiration, sans s'éteindre,
Accroît son impossible besoin.

L'âme comprend l'heure immatérielle
Qui lui verse des instants confus,
Jusqu'au jour, jusqu'à l'heure irréelle
Où ses désirs seront sans refus.

Beauté

Splendeur immédiate du Vrai
Dont l'homme subit la hantise,
Beauté dont mon âme voudrait
Absorber l'essence précise,

Je sens s'accroître ma langueur :
Ton éclat épars sur la terre
Ne peut assouvir en mon cœur
Les élans de mon rêve austère.

J'ai vu ton ombre dans les bois;
Elle n'a point comblé mon âme.
Le chant des airs et des hautbois,
Les limpides regards de femme,

Ne m'ont donné que l'avant-goût
D'une forme incommunicable,
Qu'en vain je vais cherchant partout.
Le besoin que j'en ai m'accable.

Tout l'ici-bas artificiel
Qu'embrument des brouillards funèbres
Me force à croire qu'il est un ciel
Où la Beauté vainc les ténèbres.



Lune

O profil oriental
Qui te peins au ciel austère,
Lorsque s'assoupit la terre,
Que ton regard virginal,
Ce soir, m'attriste et m'atterre !. . .

Tu sembles pleurer, ma foi.
Des nuages féeriques
A tes yeux mélancoliques
Viennent éponger, parfois,
Bien des larmes nostalgiques.

Tu regrettes les vallons
Où l'on comprit ton sourire
Magique, qui fit bruire
Les feuilles des chênes longs.
Sur eux, tu voudrais reluire.

O profil oriental,
Parce que ta peine austère
Est ma douleur sur la terre,
Que ton regard virginal,
Ce soir, m'attriste et m'atterre !...



Migration

Dans le ciel gris
J'entends battre les ailes
Des blanches hirondelles,
Dans le ciel gris...

Sveltes, sans nombre,
Elles volent tout droit
A l'approche du froid,
Sveltes, sans nombre...

Le soir descend.
Quand la Grande-Ourse tremble
L'ombre les voit ensemble.
Le soir descend...

A tire-d'aile
Je voudrais, du malheur
Fuir la morne pâleur,
En hirondelle.



Automne

Landes et bois, le sol s'attriste.
Tout dit : « C'est l'automne qui vient.
On ne reverra plus la piste
Du passant dont on se souvient. »

« C'est l'automne ! » dit chaque graine
Qui tressaille en son tégument.
Le fermier viendra par la plaine
Me recueillir allègrement.

« C'est l'automne » songe la mousse.
Adieu ! bohèmes voyageurs !
Adieu ! filles voulant plus douce
L'herbe à vos pieds, Adieu ! songeurs !

Chaque fleur courbe sur sa tige
Ses pistils par le froid tordus,
Que le vent de septembre oblige
A tenir dolemment tendus.

Vers le trépas, tout s'achemine :
Lis, dahlias, roses des forêts.
La feuille jaunit, l'étamine
Meurt avec ses derniers secrets.

Néanmoins, pris d'ardeur nouvelle,
Le poète, avant les hivers,
Se dit, à se taire rebelle :
« C'est l'automne — Faisons des vers ».

Pluie

Il pleut. Minutieusement,
Sur l'érable gris, goutte à goutte,
La lente averse s'épand toute.

Chaque feuille a des diamants.
Aplatis sur le limbe, ils glissent
Le long du pétiole lisse.

La lune, au profil de crystal,
Regarde à travers une nue
Par d'invisibles mains tenue.

L'herbe frémit. L'arbre natal
S'étire, alangui par la brise.
Son feuillage, aux clartés, s'irise.

Sur le sable on entend des pas.
Mes volets sont fermés. Qui marche ?
— Des perles d'eau tombent de l'arche.

Il pleut. Au fond de moi, très las,
J'ai des rêves d'or qui s'égouttent . . .
Détachés, ils meurent.
J'écoute.

Effeuillaison

Sous le vent frileux plein d'alarmes,
Les feuilles, en tourbillonnant,
Jonchent le sol mouillé de larmes
Chaque nuit maintenant.

On les voit s'arracher aux branches,
Des platanes et des bouleaux,
Si pâles qu'elles semblent blanches.
Des jours frais, c'est le lot.

D'aucunes ont leur chlorophylle.
Cruel destin prématuré !...
Leur vert plonge dans l'eau qui file
Du ruisselet moiré.

Les mares de soleil sur l'herbe,
S'élargissent de jour en jour.
Le bois, des oiseaux et des gerbes
N'est plus l'aimé séjour.

Les limbes, à la moindre brise
Qui s'aventure entre les fûts,
Exquis fredonnement qui grise,
Chantent des lais confus.

Dans la sente pleut la lumière.
Effeuillez-vous, mes illusions !
Pour gravir ma route première,
J'ai besoin de rayons.

Où trouver le bonheur ?

Lassé dès le début, j'avance dans la vie.
Le moment que je vois, brève réalité,
Persuade mon cœur en quête de Beauté
Que l'aigle des hideurs à jamais l'a ravie.

Je croyais autrefois que pour être assouvie,
L'âme devait se faire une félicité,
Qu'ici-bas procurait ce plaisir souhaité
Qui murmure aux humains: « Venez, je vous convie.»

Assagi, je sais le bonheur sans lendemain :
Bulle rose impossible à capter en sa main.
Mais où donc étancher ma soif insatiable ?

Je médite, rêveur, le regard sur la croix,
Et j'entends qui me parle en moi-même une voix :
— Dieu, voilà le bonheur, point d'autre véritable.



Grisaille

Triste automne au ciel grisâtre,
Chute invisible des charmes
Si lugubre que des larmes
Mouillent la cendre de l'âtre,

Vent qui soulève les feuilles,
Avec remous, comme l'onde,
Herbe que la pluie inonde,
Telle une âme qui s'endeuille,

Ame morte, âme des rêves,
Au souvenir accourue,
Qui frissonne par la rue,
Graciles roses sans sève,

Êtres mourant à l'automne,
Êtres chers à ma jeunesse,
Je comprends votre tristesse
Et profonde et monotone.



Remords

Depuis que le plaisir annihilant ses charmes
Ne m'a plus offert que la meute des remords,
Depuis que j'ai connu la richesse des larmes
        Que l'on verse sur les rêves morts,

A présent que je sais que la gaîté frivole
Débilite la force et l'ardeur de chanter,
Que l'âme s'avilit dès que sa paix s'envole
        Et doute de la félicité,

Je préfère l'azur de vie intérieure,
La lumière y rayonne à l'horizon lointain.
La sente s'élargit devant la foi meilleure;
Je m'imagine encore au matin.

Ce sont les chants joyeux de la naïve enfance
Que me chante dans l'âme un vivant souvenir.
Je m'abreuve de joie à voir que nulle offense
De cet âge ne me peut venir.

Sur ma table, deux fleurs dans un vase de Sèvres.
Je me revois, bambin, courant les prés, les champs.
Les rosiers s'élevaient, onduleux, à mes lèvres;
Des bois à mon cœur venaient des chants.

J'ai cueilli sur la route ardemment bien des roses.
Il me souvient aussi de cantiques pieux.
Les pétales, hélas ! sont des débris moroses
Et les chansons des refrains odieux.

J'ai pensé mon enfance et la brise éternelles.
Quand l'aquilon mugit, ce fut l'effondrement.
Je me console à croire, ô la foi maternelle,
A l'ultime recommencement.

Paysage rêvé

C'est une demeure aux lucarnes grises
Dont les pignons bas regardent le ciel.
La lumière tombe en jets torrentiels
Sur le toit courbé par de rudes crises.

Les fenêtres ont l'azur pour rideaux,
Et pour persiennes des frênes sonores.
Lorsque l'aube pâlit devant l'aurore,
Commence le récital des oiseaux.

Des lauriers se balancent sur leurs tiges
Dans l'air tiède et la vapeur du sol.
On dirait les lilas des parasols
Sous lesquels des libellules voltigent.

De la terrasse on voit des champs, des prés,
Où file un ruisseau bleu qui les ravine :
D'autres maisons plus loin que l'on devine
Près d'un campanile à jour empourpré.

La brise alanguit la forêt d'érables.
Quiète, immobile et sombre, elle attend.
Merles et pinsons babillent, contents,
Sous ses rameaux épais et vulnérables.

Le calme invite à l'amour du travail
Où sur l'autel saint de la Poésie,
L'âme se rassasierait d'ambroisie
Dans des coupes d'or, de nacre ou d'émail.

Séjour reposant de béatitude,
Paysage cher, trop lointain, trop beau,
Ne fût-ce qu'une heure avant le tombeau
Que je voudrais vivre en ta solitude !

Lis

O graciles lis qui semblez me suivre
De vos parfums quand penché sur mon livre,
J'infuse mon âme au rythme des vers,
Comme je comprends les conseils ouverts
Que vous donnez de vos lèvres muettes
Au rêveur mélancolique, au poète :
Vous lui dites qu'il faut respecter l'art
Et ne pas céder au mal une part ;
Qu'une chaste main touche mieux la lyre.
Comme le tremble au souffle du zéphire

L'âme éprise des mystiques sommets,
Sait des chants que le val ne dit jamais;
Qu'elle doit de la pureté parente,
Rester comme un lac bleui, transparente,
Afin que le lecteur vienne souvent,
Le jeune homme fort, la vierge en rêvant,
A l'ombre du tremble, aux rives de l'onde,
Oublier un peu les laideurs du monde.



Apaisement

Mon âme était blafarde ainsi qu'un ciel d'orage
Qui tord les pins sous l'aquilon.
Le torrent secouait ses flots brunis de rage.
Le bois avait des sanglots longs.

Voici que le matin, souverainement calme,
Étale au zénith sa clarté.
Des nuages ourlés d'or en forme de palmes
Ondulent dans l'immensité.

La paix de la nature en mon âme s'infuse.
Le soleil procure à l'étang,
Sa profondeur limpide où la forêt diffuse
Mire ses saules du printemps.

Comme l'étang, mon âme absorbe tout l'espace.
Elle a le repos essentiel.
J'y vois se déployer sur un rêve qui passe,
La couronne d'un arc-en-ciel.



Attente

Oh ! que j'aimerais causer, ce soir,
Avec un ami cher qui retarde!...
Au dehors vainement je regarde.
Viendra-t-il en ma chambre s'asseoir ?

Mon âme craint l'inutile attente.
L'écho froid répercute des pas.
L'ombre progresse; il ne viendra pas,
La rose du morne ennui me tente.

Le vent gémit de plaintifs sanglots
Dans les platanes et dans les trembles.
Le silence est un enfant qui tremble
Devant un voleur au noir falot.

Une plus vive angoisse en mon âme
Déprime le nécessaire espoir.
Il en monte un chant de cloître noir,
Ainsi qu'une plainte, ainsi qu'un blâme.

Ce chant qui s'exhale des débris
De mes rêves de Beauté, mes Rêves,
C'est le chant qu'harmonisent sans trêve,
Mes strophes, aux vers de rythme épris.



Psaume de pardon

A vos pieds, ô Jésus, je dépose mon âme,
Honteuse des péchés qu'elle avoue humblement.
Ils ont par leur laideur accru votre tourment.
A vos pieds, ô Jésus, je dépose mon âme.

Je n'ai pas su toujours répondre à vos appels,
Distrait par la chanson du taillis qui tressaille,
Captivé par les fleurs et par l'âpre broussaille,
Je n'ai pas su toujours répondre à vos appels.

Je vous ai trop cherché flottant dans la nature,
Parce que vous avez fait des bleus pavillons
Les dômes protecteurs des landes et sillons,
Je vous ai trop cherché flottant dans la nature,

O Seigneur, dans les monts au bois confidentiel,
Dans la pourpre et les ors des froments et des seigles,
Dans l'espace où le vent fait se pâmer les aigles,
O Seigneur, dans les monts au bois confidentiel.

Si vous êtes partout, si partout je vous aime,
Je sens que c'est encor sur l'affreux Golgotha,
Qu'il me faut vous aimer où la croix se planta,
Si vous êtes partout, si partout je vous aime.

Quand votre cœur divin, triste jusqu'à la mort,
A soif d'amour, je vous présente le vinaigre
De mes indignités et de mon orgueil aigre,
Quand votre cœur divin, triste jusqu'à la mort...

Vos mains, c'est moi, Jésus, qui les ai transpercées,
Trop avide à toucher les gracieux dessins
Que la Nature donne aux choses à dessein.
Vos mains, c'est moi, Jésus, qui les ai transpercées.

Votre sang a coulé sous le fouet du dédain,
Du sarcasme qui cingle et du rictus qui blesse.
Les crimes ont en moi ravalé la noblesse.
Votre sang a coulé sous le fouet du dédain.

Bénissez mes regrets avec mes repentances.
Vous me voyez, Seigneur, à vos pieds, à genoux,
Confessant mes délits, mes fraudes envers vous...
Bénissez mes regrets avec mes repentances...

O Jésus Crucifié, de vos augustes mains,
Indiquez-moi la route, ô Christ, Lumière et Voie.
Pour que je marche ferme, ardemment, avec joie,
O Jésus Crucifié, tendez-moi vos deux mains.

Ainsi que l'hirondelle...

Mon humble rêverie, aimante de l'espace,
Cherche les lieux secrets de silence et de grâce :
Ombrage recueilli près d'un ruisseau léger,
Bosquet dans le vallon, roc de mousse frangé.
Là, si des pas humains s'entendent dans la voie,
Si l'écho répercute un fou rire de joie,

Redoutant un intrus elle part aussitôt,
Et vole un peu plus loin reprendre son repos
Pour l'interrompre encore,
Ainsi que l'hirondelle
Que le crac d'un rameau fait fuir à tire-d'aile
Et qui gagne une cime immobile, là-bas,
Où le bruit des mortels ne lui parviendra pas.



Anniversaire

Mes vingt-deux ans ont fui comme des hirondelles
Que l'on voit à l'automne au bord des lacs d'azur
S'assembler et partir en déployant leurs ailes,
Vers un climat moins dur.

Mes vingt-deux ans ont fui comme des hirondelles. . .

En cadence, ils ont fui dans l'espace brumeux,
Chargés de deuils, chagrins, fautes, remords, tristesse.
Vesper silencieux,
Dut s'étonner de voir leur envol sans faiblesse.

En cadence, ils ont fui dans l'espace brumeux.

Où s'en vont-ils, les ans ? C'est l'éternel mystère.
L'on dit qu'ils ne sont plus,
Mais leur départ hâtif d'inquiétude atterre
Et les cœurs restent las des bonheurs entrevus.

Où s'en vont-ils, les ans ? C'est l'éternel mystère.



Printemps

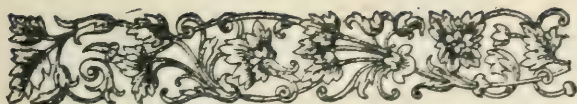
Il est venu le vert printemps,
Avec ses fleurs, avec ses brises.
Les gueux sentent leur cœur content :
Il est venu le vert printemps.
Les moineaux volent en chantant,
Et les bambins d'odeurs se grisent.
Il est venu le vert printemps,
Avec ses fleurs, avec ses brises.

La tulipe orne le talus,
Dans l'herbe fine et délicate,
Et de mes vingt ans révolus
La tulipe orne le talus.
Le vent, en les rameaux velus
Des trembles, joue une sonate.
La tulipe orne le talus
Dans l'herbe fine et délicate.

Oh ! si le frisson de la nuit
La déflore sous ses gelées !
Ma jeunesse a peur de l'ennui.
Oh ! si le frisson de la nuit,
Courant dans l'orme qui bruit,
Flétrit mes extases ailées !
Oh ! si le frisson de la nuit
Les déflore sous ses gelées !



VERS L'ACTION



Toujours plus haut

Le jour se fait plus terne et la nuit plus hâtive.
Mordu par l'aquilon, le feuillage jaunit
Et dévoile au passant les reliques d'un nid
Qui fut au mois de juin une demeure active.

Errant dans la forêt, quelquefois il arrive
De voir un peuplier par nul souffle bruni.
Quel en est le secret ? Qui l'en a prémuni ?
Une âme vigoureuse, une sève plus vive.

Jeune homme si tu veux quand sévira le froid
— Car la vie a souvent des excès de rudesse,—
Comme le peuplier rester vert, ferme et droit,

Des plus mâles vertus imprègne ta jeunesse.
Comme l'arbre géant qui grandit sans fléchir,
Monte toujours plus haut dans l'azur sans faiblir.



A un jeune idéaliste

Rhétoricien, oh ! prends garde !
La vie active, elle attend,
Muette, hagarde,
La vigueur de ton printemps.

A moi, dira la matière.
J'épuise tous les besoins.
Fais donc litière
Des principes. Quels vains soins !

Le siècle veut des pratiques
Qui sachent bien escompter.
　　Ne sois sceptique
Le Vrai, c'est l'utilité.

Nous avons trop d'automates;
Il faut restaurer l'esprit.
　　La vie est plate
De tant d'hommes rabougris.

Aux philistins qui s'élèvent
Contre l'amant de fiction,
　　Dis que le rêve
Peut conduire vers l'action.



Les déshérités

Sur nos chemins, comme il est de blessés !
La vie altière et marâtre, à chaque heure
Sur le pavé jette en foule, lassés,
Vieux sans espoir, jeunes que l'espoir leurre.

D'aucuns qu'un grand rêve a longtemps bercés
Ont dans leur âme une Muse qui pleure.
D'autres sont là, ne pouvant avancer :
Le spectre noir des revers les apeure.

Leurs appels veulent un écho divin.
— En toi cultive une pitié sans fin,
Pour ceux dont le sort a fait une épave.

Aux déshérités que tu secourras,
Dis le conseil guérisseur, simple et grave.
Ouvre ton cœur comme on étend les bras.



Précepte

Vers le ciel, vers la clarté,
L'alouette ouvre son aile.
A la brise, elle a jeté
 Sa cantate grêle.

Dans l'espace illimité
Où la lumière flamboie,
D'un long effort indompté
 L'aile se déploie.

Son chant dans l'immensité
Semble tenir du mystère
Et laisse réconfortés
   Les cœurs sur la terre.

Vers l'Idéal emporté,
Veux-tu qu'en tes vers, Poète,
Ton cœur paraisse éclater,
   De lueurs parfaites,

Laisse le flot s'agiter
Des existences dansantes.
Vers le Rêve, il faut monter,
   L'âme frémissante.



Aux écoliers

Il vient derrière nous qui passons la vingtième,
Poètes, étudiants, commis,
Le peuple des enfants sans souci du quantième,
Jeunes écoliers, mes amis.

J'imagine parfois votre bonheur de vivre,
Et je retourne à mon passé.
Votre âme garde encor la vision qui l'enivre.
Vers elle, vous vous élancez.

Je rêve qu'il faudrait que meilleurs que nous sommes,
Plus studieux et plus fiers que nous,
Vous devinssiez demain ce qu'il nous faut, des hommes
Qui ne s'inclinent qu'à genoux.

O petits collégiens qui grandissez si vite,
Pour que le rêve des aînés
Se réalise en vous, l'Histoire vous invite
A venir vous en imprégner.

Écoutez dans vos cœurs un long remuement d'ailes :
L'autrefois ne veut pas mourir.
A ses destinations notre race est fidèle
Et l'Idéal sait l'éblouir.

Aujourd'hui, c'est l'école où vous devez apprendre
Le jeu des luttes de plus tard.
Dès maintenant mettez en votre âme un peu tendre
Beaucoup de l'âme de Dollard.

Epilogue

Triste ou joyeux et sans raison
Refusant d'entendre le blâme,
J'ai durant la jeune saison
Voulu dire mon âme.

Souvent les termes, j'en conviens,
Ont trahi l'effort de ma plume.
Des strophes ne chantent pas bien;
Ce n'est qu'un bruit d'enclume.

Certes ne m'en tiens pas rigueur.
Mon livre est d'une voix très franche
Et s'il est un vers faux, lecteur,
    Ce vers, je le retranche.

Je serais fier, qu'en le fermant,
Ton âme au réel asservie,
Sentît grandir obscurément
    Plus d'espoir en la Vie.



Table

IDÉALES TENDRESSES

VOX SOLI

TABLEAUTINS D'HIVER

SUR LE BITUME

VIE INTÉRIEURE

VERS L'ACTION

